



HAL
open science

L'adolescent et la question des origines et des secrets

Jean-Claude Quentel

► **To cite this version:**

Jean-Claude Quentel. L'adolescent et la question des origines et des secrets. Adolescence et origines... secrets et mensonges, Mar 2001, Toulouse, France. halshs-02291692

HAL Id: halshs-02291692

<https://shs.hal.science/halshs-02291692>

Submitted on 19 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ADOLESCENT ET LA QUESTION

DES ORIGINES ET DES SECRETS

Jean-Claude Quentel*

L'adolescence n'est pas une phase naturelle du développement, ainsi qu'on l'a longtemps cru. Ce n'est pas une étape biologique (il ne faut pas la confondre avec la puberté) et ce n'est pas non plus un phénomène général qui se retrouve partout. Il s'agit d'un phénomène spécifiquement social et donc relatif. Cependant, au-delà de sa variabilité sociale, l'adolescence soulève un problème anthropologique (concernant l'homme dans son être-même, quelle que soit la société dans laquelle il vit). Toute société pose en l'occurrence le principe d'un seuil entre l'enfant et celui qui participe pleinement du social : l'adolescence constitue un aspect de la question, plus large, de la sortie de l'enfance. C'est une période de rupture avec l'enfance qui dure dans nos sociétés, dans la mesure où l'adolescent — qui n'est donc plus un enfant — n'est pas encore considéré comme participant pleinement du social. Ma première partie portera sur la question des origines et sur le rapport particulier que l'adolescent entretient avec cette question-là. On se demandera pour quelle(s) raison(s) elle lui fait particulièrement problème. Ma deuxième partie traitera des secrets — et des mensonges —, sachant que cette question se trouve plus particulièrement soulevée à l'adolescence. Toutefois, je ne m'arrêterai pas à une description des phénomènes de l'adolescence ; je voudrais faire émerger des processus, un type de fonctionnement implicite qui détermine le comportement de l'adolescent.

La question des origines, d'abord, est à mon sens centrale. Mais on ne peut comprendre l'adolescence que par rapport à l'enfant. Je parlerai dès lors de cette rupture que

* Psychologue clinicien, Professeur à l'Université européenne de Bretagne-Rennes 2, LIRL (laboratoire Interdisciplinaire de recherches sur le langage).

constitue l'adolescence et, dans cette première partie toujours, j'insisterai ensuite sur la nécessité pour l'adolescent de se donner des points de repère et de chercher l'origine.

L'enfant a un statut particulier. Il se trouve totalement pris dans l'histoire de ses parents et de ceux qui, par délégation, l'inscrivent dans leur histoire ; il a besoin des repères que les adultes lui offrent pour se structurer. Il s'accroche à ces repères et ceux-ci constituent autant de guides qui vont lui permettre de s'orienter dans l'existence. On soulignera que la question de l'origine ne lui fait pas vraiment difficulté. Pour l'enfant, ses origines sont celles que ses parents lui ont données ; elles ne sont pas discutables. Son histoire se confond avec celle de ses parents. Par exemple, ce que nous savons de nos premières années, c'est ce que nos parents nous ont raconté. Dès lors, le récit que les parents font aux enfants de leur propre histoire est très important. Il va fournir à l'enfant le cadre dont il a besoin pour donner sens à son existence. L'enfant tient quasi exclusivement les repères de ce qu'il est de ses parents (ou de ceux qui s'inscrivent dans leur suite par délégation). Chez l'adolescent, en revanche, il n'en est pas de même. Lui rompt avec cette forme de toute-puissance que représente l'adulte pour l'enfant (l'enfant tend en effet à nous installer, en tant qu'adulte, dans une forme de toute-puissance). Il se produit, chez l'adolescent, une crise fondamentale — en ce sens qu'elle se situe au fondement de la nouvelle existence qu'il vient épouser en sortant de l'enfance. La crise anthropologique que soulève l'adolescence est interne (avant d'être perceptible extérieurement). Cela ne se traduit pas nécessairement pas des rapports difficiles ou tendus avec son entourage, encore moins par une violence obligatoire ; il s'agit d'abord d'un conflit interne dont on voit certains effets, différents selon les jeunes et selon les situations dans lesquelles ils se trouvent. Il faut comprendre que l'adolescent n'est pas conscient de ce qui se joue en lui ; cela le conduit à tenir des positions qu'il ne maîtrise pas. Plusieurs choses travaillent l'adolescent, mais d'abord et avant tout une rupture avec lui-même : il rompt avec l'enfant qu'il était naguère pour ses parents. Or il n'est pas facile de rompre ainsi, quasiment d'un seul coup, avec ce que l'on était. Enfant, on ne peut pas rompre avec soi ; l'adolescent, lui, fait l'expérience bizarre et inquiétante d'une non-coïncidence avec lui-même.

Évoquant les phénomènes d'initiation, les ethnologues soulignent le fait qu'il s'agit de mourir à l'enfance. Il s'agit d'une mort symbolique, non réelle, psychique si l'on préfère. Cette mort, qui résume précisément l'enjeu anthropologique et psychique de l'adolescence, se traduit par une nouvelle naissance. Mort, naissance ou renaissance, forment une contradiction essentielle ; il s'agit d'un mouvement *paradoxal* (mort et naissance à la fois). Chez l'adolescent s'inaugure en fait la dialectique de la « personne », telle qu'en parle Jean Gagnepain. Et cette dimension de mort nous fait comprendre au passage le lien étroit que l'adolescent entretient avec le suicide. Pour se suicider, il faut pouvoir mourir à soi-même (« sui »-cide). L'adolescent s'ouvre donc au registre de la mort, mais il ne faut pas confondre la mort réelle et la mort symbolique (une telle confusion mène justement au suicide, nous disent certains

psychanalystes). Rompant avec lui-même et avec l'enfant qu'il était — condition même d'une nouvelle naissance et d'une entrée dans le social —, l'adolescent *se donne dès lors sa propre origine*. Rompant avec l'histoire des autres, dans laquelle il était jusque-là inscrit, il est amené à se créer la sienne et à se donner ses points de repère. Il démarre à zéro d'une certaine manière et c'est pour cette raison qu'il y a re-naissance. « La personne est principe d'origination », soutient Jean Gagnepain ; « Le sujet s'origine lui-même », disait déjà Lacan. On tient par ailleurs, à travers les psychoses, la preuve clinique que chacun de nous est au principe du temps, de l'espace et du milieu social. : le psychotique ne parvient plus à *se situer* dans le social, à *se trouver* une place et à ordonner le temps, l'espace et les différences sociales (les statuts par exemple). Ce point de vue est incontestablement le plus difficile à saisir dans la problématique de l'adolescence : celle-ci signe implicitement une sorte d'auto-engendrement. En termes plus triviaux, nous sommes tous « le nombril du monde », au sens où nous saisissons nécessairement les choses à partir de nous. Chacun d'entre nous, depuis l'adolescence, constitue implicitement le point zéro de l'échelle à partir de laquelle il se donne dorénavant des repères. Et tout ceci est corrélatif, chez l'adolescent, de la découverte de l'*arbitrarité* de la loi : celle-ci ne se fonde sur rien d'autre qu'elle-même ; elle est nécessairement relative. J'ai ainsi rencontré cette semaine un adolescent qui faisait beaucoup de fautes d'orthographe ; il me disait qu'il ne voyait pas pourquoi il mettrait des pluriels. Logiquement il peut avoir raison, mais il y a des conventions à admettre ; elles font loi, bien qu'elles soient discutables (il existe par exemple des réformes de l'orthographe). Cette arbitrarité de la loi fait aussi que l'on conduit à droite en France et à gauche en Grande-Bretagne. L'adolescent, contrairement à l'enfant, s'ouvre par conséquent à cette relativité du social, en même temps qu'il se donne l'origine. Il s'ouvre du même coup à sa propre relativité, à la parfaite *contingence* de son être. Évoquer une contingence, c'est souligner le fait que ça aurait pu être autrement. Heidegger parlait d'un « naufrage dans la possibilité » : « Tout est également possible ». De fait, l'adolescent découvre qu'il aurait pu naître dans un autre milieu, à une autre époque, etc. Tout cela n'est pas sans emporter son lot d'inquiétude et d'angoisse...

C'est à partir de ces processus que l'on peut comprendre ce qui se joue véritablement dans la recherche des origines. La mort dont il est ici question travaille inconsciemment l'adolescent ; pour se construire, il va lui falloir ne pas rester fixé à cette dimension de négativité. Du reste, personne ne saurait se satisfaire vraiment de la vacuité de son être : il n'est pas possible d'être « rien » et de demeurer dans l'arbitrarité la plus parfaite. L'adolescent va se chercher aussitôt de nouveaux repères pour dépasser cette relativité totale qui crée une sorte de vertige. Lorsque l'on a le vertige, on cherche précisément à se raccrocher à quelque chose de solide. Il va donc rechercher des points fixes, des repères solides. De ce point de vue, c'était beaucoup plus facile, d'une certaine manière, lorsqu'il était encore enfant. Il était l'enfant « de », le fils « de », il savait d'où il venait ; l'adolescent, lui, est plein d'ambivalence par rapport à cette

période-là. Cette époque était rassurante et il a déjà la nostalgie de ce qu'il va désormais considérer comme ses racines. Il vise en même temps à se donner des nouvelles lois et élabore facilement des projets de nouvelle société. On le sait, l'adolescence représente la période des grands idéaux (même inaccessibles). Recherchant donc du solide, parce que tout pour lui est devenu relatif donc instable, il va reconsidérer le problème de ses origines. C'est la question de sa propre origine, du point de départ de son histoire, qui le retient avant tout. Il a en fait besoin de faire de son vécu un récit cohérent, avec des épisodes qui se tiennent. Le problème de la recherche des origines apparaît crûment lorsqu'il s'agit précisément d'un enfant adopté. Chez ce dernier, la question va s'articuler en même temps à celle de ses *vrais* parents, de ses parents « authentiques » (thème qui participe d'un idéal). L'enfant adopté a besoin d'opérer un tel retour ; il faut donc le laisser s'approprier son histoire. La relativisation devrait toutefois l'emporter et le « vrai » parent apparaîtra comme celui qui l'a éduqué : c'est le seul qui, anthropologiquement, puisse être nommé ainsi. Car il n'y a pas, au sens strict, de parents biologiques ; le parent n'est pas le géniteur. Il y a des parents ou des géniteurs, mais il n'y a pas de parents biologiques et on peut par ailleurs soutenir que tout enfant « s'adopte » nécessairement : il doit en fait être inscrit dans l'histoire de ses parents. L'adolescent, d'une manière générale, va se débattre dans ces problèmes ; il va être travaillé par cette dialectique, par cette contradiction qui le voit, d'une part, se donner arbitrairement des origines, s'auto-délimiter, s'auto-définir, s'auto-engendrer (c'est le même préfixe « auto » qu'on retrouve dans « autonomie » : il s'agit alors de se donner à soi-même sa propre loi) et, d'autre part, se chercher des origines palpables, c'est-à-dire des repères intangibles et non plus relatifs.

La question du secret et des mensonges, à laquelle j'en viens à présent, peut être envisagée de plusieurs points de vue. On peut donc en donner des explications différentes. Je travaillerai ici la question du secret d'un seul point de vue, à travers l'opposition privé-public. Je reviendrai ensuite sur la question des secrets de famille à partir de la dimension transgénérationnelle et de l'héritage qui s'ensuit.

Vous noterez d'abord qu'un enfant ne peut pas véritablement garder un secret. Cela se voit à l'intérieur des fratries ou lorsque les parents sont séparés et que l'un d'eux se confie à son enfant en lui demandant de n'en rien dire à l'autre. L'enfant ne peut garder un secret *pour lui* : il n'est en effet que par l'autre et à travers son histoire. Le « pour lui seul » est impossible, car il ne peut pas être « seul », ayant toujours besoin de la caution de l'autre (en revanche, l'enfant sait qu'il y a des choses qu'il n'a pas le *droit* de dire). L'adolescent, à l'inverse, se constitue son jardin secret. Il va donner à une partie de son univers un statut particulier : c'est à présent à lui et ça se différencie clairement de ce qu'il est en mesure de partager avec l'autre. Il fait donc état d'une délimitation qui s'articule à une singularité plus ou moins fortement affirmée. Il n'y a de singularité que dans la différence avec l'autre et par

conséquent dans l'opposition ou dans la relativité. L'adolescent se constitue un monde *intime*. Il y a pour lui l'intime et ce qui ne l'est pas ; il y a ce qu'il peut mettre en commun avec des interlocuteurs ou des protagonistes qu'il a par ailleurs légitimés et, d'autre part, ce qu'il garde pour lui. Certes, il existe des degrés dans cette opposition, mais celle-ci témoigne d'une frontière relative entre ce qui reste privé, peu ou pas du tout partageable, et ce qui, à l'inverse, relève du public. Les échanges sociaux se fondent, de manière très générale, sur une telle opposition. On n'échange que si l'on s'est constitué quelque chose en propre : on ne peut communiquer que si l'on a affirmé sa différence, sa divergence, sa singularité. Tout ceci va se traduire chez l'adolescent par le fait qu'il ne va plus mettre ses parents au courant de la vie sociale qu'il mène à l'extérieur du foyer familial. Il ne dira pas tout ; il pourra aller jusqu'à ne plus rien dire, car il estime que ça n'est pas partageable avec ses parents, que ce sont en quelque sorte des mondes différents et étanches. Ceci joue aussi à l'intérieur même de l'univers familial, où il se constituera un univers particulier dans lequel il n'autorise plus ses parents à pénétrer, à commencer par sa chambre dont la porte se ferme fréquemment. Il se constitue une enclave dans un univers qui, jusque-là, ne connaissait pas ce type de séparation ou de frontière. En résumé, l'adolescent échappe à ses parents, au sens où il ne se situe plus dans une relation immédiate avec eux. Il a pris de la distance et a médiatisé la relation. Il affirme sa singularité, son *étrangeté*. Il se fait étranger dans l'intimité du foyer.

Jusqu'ici, il s'agissait du monde secret de l'adolescent. Nous venons de voir qu'il n'est de secrets que si l'on peut les constituer en tant que tels, en se singularisant dans l'échange et en se créant son intimité. Essayons à présent de comprendre ce qu'il en est pour l'adolescent de l'héritage familial et des difficultés qui vont en découler pour lui et pour son entourage. Naissant à la problématique de l'origine et en même temps à celle de l'intimité, l'adolescent naît du même coup à l'*appropriation* ou à l'assomption de son histoire. Il va non seulement assumer pleinement son inscription dans la communauté de ses pairs (avec lesquels il va entretenir des rapports d'alliance ou d'affinité), mais aussi son inscription dans la lignée familiale. Il endosse un héritage en reprenant à son compte l'histoire des membres de sa famille, en se situant dans les générations et en positionnant ses parents. Ce faisant, il assume la différence des générations et relativise les places de chacun, y compris la sienne. Il hérite d'une histoire et s'inscrit donc dans une forme de *dette* en même temps qu'il opère une *rupture*.

L'adolescent s'approprie en fait l'histoire dont il s'est imprégné lorsqu'il était enfant. Il reprend à son compte ce que lui ont raconté ses parents et la façon dont ils ont établi pour lui des repères. Or ses parents l'ont éduqué à partir de ce qu'eux-mêmes avaient assumé de leur histoire depuis leur enfance. Nous éduquons toujours nos enfants à partir de l'éducation que nous avons nous-mêmes connue avec nos propres parents. Tout le problème est de savoir ce que l'on en assume vraiment, ce que l'on s'en approprie. Concrètement, tant que l'on en est à reproduire l'éducation que l'on a reçue ou, au contraire, à prendre l'exact contre-pied de cette

éducation-là, l'on n'est pas parvenu à prendre une distance et l'on ne s'est pas approprié les phénomènes en jeu.

J'en viens dès lors à la fameuse question du « transgénérationnel » et de ses secrets. L'enfant, s'imprégnant de ce que ses parents lui donnent comme repères, se nourrit de ce qu'ils ont eux-mêmes assumé à leur façon dans l'héritage générationnel, mais aussi de ce qu'ils ne se sont pas approprié et qui transite en eux (en d'autres termes, de ce par rapport à quoi ils n'ont pas pris de distance). Il existe ainsi dans toute famille des phénomènes de transmission un peu étranges ; ils paraissent s'imposer sans que l'on ait un quelconque pouvoir sur eux. C'est comme un destin sur lequel on n'a pas de prise. Freud parlait à cet égard de l'aspect quasi démoniaque de tels phénomènes. Pour l'essentiel, j'articulerais personnellement la question des secrets de famille à cette problématique-là. Les secrets de famille, ce ne sont pas tant ceux qui ont été tus, cachés, que ceux qui n'ont pas été assumés en personne. Ce sont ces phénomènes qui nous habitent sans que l'on n'en ait nulle conscience parce qu'ils nous ont été transmis en l'état, sans avoir donné lieu à une élaboration ou une construction psychique qui aurait permis de les digérer. On touche ici à la question de la « répétition » dont parle Freud, et qu'il oppose à la remémoration. Se remémorer, pour lui, c'est élaborer, transformer, car c'est s'approprier. Répéter, au contraire, c'est ne pas avoir de prise sur le phénomène qui pourtant règle notre comportement et notre manière d'être à un moment précis. Or, ajoutait Freud, il n'est aucun processus psychique qu'une génération soit capable de dissimuler à une autre... Mais revenons à l'adolescent : il prend donc à son compte l'histoire dans laquelle il a baigné jusque-là, ainsi que celle dans laquelle il entre, en en faisant son affaire, avec tout ce que cela suppose de difficultés mais aussi de parts d'inassumable. Car il n'est pas possible de tout assumer une bonne fois pour toutes : nous continuerons ainsi à régler nos comptes avec nos parents jusqu'à notre mort. L'adolescent fait donc ce qu'il peut avec ce dont il hérite, mais il fait surtout de son histoire un récit, l'ordonnant à sa façon. En d'autres termes, il y introduit un *principe de cohérence* (de telle sorte que ce qui lui est arrivé ne peut plus être aléatoire et doit s'intégrer dans son histoire). Pourtant certaines choses viennent faire accroc et restent en quelque sorte en dehors de cette planification de son existence. Mettant de l'ordre dans son histoire, l'adolescent peut mettre le doigt sur des lacunes, sur des blancs de l'histoire familiale. Ne pouvant se contenter d'un récit ou d'un ordonnancement lacunaire, il interroge ses parents. Il dévoile et met alors à jour ce qui restait non assumé (chez le parent ou dans la lignée). C'est ainsi, à mon sens, que le secret de famille est éventuellement mis en exergue par l'adolescent.

Pour conclure, l'adolescent nous met incontestablement en question en tant que parent mais aussi en tant que professionnel. Concernant ces questions des origines et des secrets, je voudrais encore insister sur un point essentiel : dans un cas comme dans l'autre, il est

impossible d'arriver à une transparence. Certes, il faut y tendre : aucun parent, aucun psychologue, aucun professionnel ne saurait faire durer des situations qui pourraient engendrer de la souffrance. Il est cependant totalement illusoire de s'imaginer que l'on arrivera à lever tout malentendu. Émergeant au principe même de l'origine, avec tout ce qu'une telle capacité comporte d'inconfort, d'angoisse, en même temps que de créativité, l'adolescent se débrouillera à sa façon pour se chercher des origines sûres, objectivables, indubitables. Mais il demeurera de toute façon une dimension de malentendu irréductible : ce qu'on lui dira ne saurait jamais être reçu comme cela a été formulé. La transparence est impossible, même si on la désire ardemment. De même, il ne faudrait pas s'imaginer que tout secret doit être levé et qu'il ne doit plus y en avoir du tout. Ce serait une illusion dangereuse. Il est de la compétence du professionnel d'aider l'adolescent et sa famille à travailler ces problèmes et à éclaircir la situation, mais il est hors de question de penser établir, là encore, une transparence : ce serait effacer la singularité même des protagonistes. L'instauration de la dimension du secret comme celle de la recherche des origines sont éminemment humaines ; elles n'aboutissent jamais à leur totale résolution. Il n'y a donc pas à se culpabiliser de ne pas y être parvenu avec son enfant !

Ceci dit, j'ai laissé de côté toute une autre dimension du secret, celle de son lien avec la question de l'interdit qui en fait alors quelque chose de tu. C'est cette dimension qui, à mon sens, fait spécifiquement le mensonge. Le mensonge est aussi éminemment humain, au sens où l'on ne saurait jamais dire toute la vérité.

LE DÉBAT

Parmi les paradoxes que vous nous avez montrés, lorsqu'un adolescent de 30 ans préfère le silence alors que l'on pourrait lui donner ses origines, ce silence étant pour lui une rupture, faut-il le bousculer en lui donnant ses origines, faut-il le laisser se construire comme il l'entend lui même ?

Pierre Verdier.

Je pense que l'on peut aimer ses parents mais qu'il est préférable de passer par la vérité. Je ne donne pas la vérité à ceux qui ne veulent pas la savoir, je donne des informations à ceux qui le demandent. J'ai le sentiment qu'il leur manque quelque chose.

Monsieur Quentel nous a dit que l'adolescence était un phénomène social. Ça peut contrecarrer les représentations habituelles que nous en avons. L'adolescence est un

phénomène social et, dans le monde psy, c'est un phénomène biologique et psychique, pulsionnel. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce propos de l'adolescence comme phénomène social ?

Jean-Claude Quentel.

L'adolescence est d'abord une réalité sociale. J'ai souligné le fait qu'elle n'existe pas comme phase naturelle du développement. Les psychologues se sont imaginé qu'elle constituait une étape du développement et que tout le monde devait passer par l'adolescence. Or, on s'est aperçu qu'il n'y avait pas d'adolescents dans certaines sociétés ; le phénomène adolescence est donc relatif socialement. J'ai indiqué que l'adolescence soulevait en fait un problème anthropologique : chez nous l'adolescent, du point de vue des processus psychiques, est en fin de compte un adulte auquel on n'accorde pas encore le droit d'exercer ses capacités. Je demande toujours, personnellement, que l'on n'identifie pas le « mineur » et « l'enfant ». La « minorité » est une notion légale (chez nous, ça va jusqu'à 18 ans) ; « l'enfance » est une notion anthropologique et, précisément, l'adolescent n'est plus un enfant. Ça crée des problèmes spécifiques dans nos sociétés, mais pas dans toutes les communautés. Dans les sociétés qui pratiquent les rites d'initiation, on peut devenir adulte, citoyen de cette société-là, du jour au lendemain. Autrement dit, là, la question de l'adolescence ne se pose pas. Chez nous, on étire les choses, et ça peut durer très longtemps (jusqu'à 30 ans). C'est donc une construction sociale qui secrète ses problèmes spécifiques.

Je ne suis pas trop d'accord avec la thèse selon laquelle à l'adolescence commence à se poser le problème des origines. Comment expliquez-vous alors tous les phénomènes de l'enfance avec les fantasmes d'adoption, le roman familial que décrit Freud et sa thèse sur les théories sexuelles infantiles où l'enfant se construit sa propre représentation des origines ?

Jean-Claude Quentel

Vous avez raison. Mais vous avez posé votre question en soulevant d'emblée le problème du fantasme, ce qui renvoie pour moi à une autre problématique. La question des origines, telle que je l'ai posée, ne se joue véritablement qu'à l'adolescence. Celle que soulève la constitution du roman familial est une autre affaire. Celle-ci se joue de bonne heure chez certains enfants et concerne la façon qu'ils ont de *fantasmer* la relation qu'ils entretiennent avec leurs parents (souvent suite à une déception, nous dit Freud). Ce qui se joue entre l'adolescent et ses parents n'est pas du tout du même ordre, car ce n'est pas d'abord une affaire de fantasme, mais d'*identité* et de *responsabilité*. En fait, la question du secret et celle des origines peuvent se travailler sous deux angles différents : d'abord dans le lien qu'elles entretiennent avec l'intimité et la singularité. C'est alors affaire de socialité ; c'est à ce niveau

que l'adolescent s'ouvre véritablement au social et c'est cet aspect que j'ai privilégié dans mon intervention. Il n'y a pas, je l'ai rappelé, d'adolescence dans toutes les sociétés (alors que dans toute société, il y a de l'enfant), mais ce qui pour nous est entrée dans l'adolescence constitue un problème anthropologique qui se rencontre en revanche partout. Ce problème général, c'est celui de l'émergence à un autre type de relation sociale que celui dont est capable l'enfant. Mais, par ailleurs, la dimension du secret et la question des origines renvoient aussi à la problématique de l'interdit. Ce n'est pas la même question, car ce ne sont pas les mêmes processus psychiques qui se trouvent soulevés. L'interdit, c'est ce qui s'oppose au permis, à l'autorisé et donc à ce qui peut être moralement révélé. Cela renvoie non plus au registre de la socialité, mais à celui de l'éthique. Et j'entends ici par éthique ce type de processus lié à la question du plaisir et du refoulement.

Pierre Verdier.

Nous avons fait une étude sur les personnes qui venaient consulter leurs dossiers, les âges allaient de 50 à 98 ans. À 90 ans, ce qu'ils cherchent, ce n'est pas de l'affection, c'est du sens. Ils se décident à consulter leurs dossiers entre 25 et 30 ans, en général, ce sont plus les femmes que les hommes.

Vous avez déclaré : « Il n'y a pas de parents biologiques » Pouvez-vous nous en parler ?

Jean-Claude Quentel

J'oppose le géniteur au parent. La génitalité, c'est une affaire physiologique, naturelle ; par ailleurs il y a des géniteurs en dehors de la seule espèce humaine. Or il n'existe de parents que chez l'homme. La parentalité suppose un registre de processus psychiques que l'on ne trouve pas dans les autres espèces vivantes. J'appelle *parent* celui qui inscrit anthropologiquement l'enfant dans son histoire. On peut être parent sans être géniteur et, inversement, être géniteur sans être parent. L'expression *parent biologique* est dès lors contradictoire et confond les registres ; elle introduit par ailleurs un malentendu : si celui qui m'a mis au monde ne m'a jamais inscrit dans son histoire ou ne m'a jamais éduqué, il n'a pas été parent pour moi (sinon fantasmatiquement). Il est essentiel de distinguer ces deux registres-là.

Pierre Verdier

Sur le plan juridique, les parents sont ceux qui exercent l'autorité parentale, et ceux pour lesquels la filiation est établie. Que la filiation soit légitime, naturelle ou adoptive, ce sont les parents, au sens juridique et pas les géniteurs.

Dans mon expérience psy, lorsque je rencontre des gens qui me disent qu'ils veulent savoir qui sont leurs vrais parents, il n'y a pas de doute que leurs vrais parents, ce sont leurs parents biologiques. Les parents, ce sont ceux qui ont l'autorité parentale et ceux qui sont reconnus... Dans la filiation, il y a quand même un lien de corps à corps.

Pour moi, il y a trois types de parenté : Pour qu'un enfant vive, il faut qu'un homme et une femme aient fait l'amour ensemble. Il y a donc une parenté biologique. Ensuite, il faut que quelqu'un l'ait reconnu, l'inscrive dans une biologie et lui donne un nom. Enfin, que quelqu'un l'aime et l'élève. Ce n'est pas l'un ou l'autre mais l'un et l'autre.

Un livre de Didier Houzel, *Les enjeux de la parentalité*, montre que pour que quelqu'un vive, il faut que quelqu'un exerce la parentalité, lui donne un nom, autorise ceci ou cela. Ensuite, l'enfant se fera sa propre expérience de la parentalité, il désignera comme parent celui qu'il veut et ça lui permettra d'accéder à sa propre parentalité par la suite.

Je ne pense pas qu'il y ait de vrais ou de faux parents, il y a plusieurs aspects à la parentalité.

Jean-Claude Quentel

Lorsque l'on parle de « parents biologiques », on vise en fin de compte les *vrais* parents. C'est la question du « vrai » qui devient dans ce cas centrale. Or il faut se demander ce qui nous fait chercher ainsi du vrai ou de l'authentique. Il s'agit là de processus humains essentiels, mais il est illusoire de croire qu'on peut articuler la recherche d'un authentique ou d'un idéal à une quelconque réalité objective ou sociale ; ce sont des registres psychiques différents. À mon avis, la notion de « parents biologiques » ne tient que tant que l'on s'imagine qu'on pourra trouver de « vrais » parents dans ce sens (nous sommes alors dans le même registre que celui du « roman familial »). Je maintiens que le parent n'est pas le géniteur : si l'on analyse les processus et que l'on est conceptuellement rigoureux, on ne peut en aucun cas parler de parents biologiques. Faire naître un enfant implique des processus naturels et des processus culturels. La génitalité est affaire de nature ; celui qui n'est que géniteur n'est pas parent (et inversement, celui qui « adopte » l'enfant est le parent, et le seul, même s'il n'est pas le géniteur).